

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Il se rappelait les paroles de leur dernière entrevue.

Un plan germait dans son cerveau. Sans s'en douter, sa mère venait d'en tracer la première ligne. Il fallait y ajouter les autres au plus vite. Il manquait encore un personnage à la pièce qu'il voulait jouer : Henri. Il s'agissait de s'assurer de lui au plus tôt. Où le trouver ? Alfred ne s'attarda pas à cette question. Il alla au patinoir. La première personne qu'il y rencontra fut précisément Henri qui vint au devant de lui :

—Tiens, vous voilà ! Comme vous devenez rare ! rare comme les beaux jours, plus rare même, car nous avons maintenant un temps splendide.

—Splendide, en effet, et c'est pourquoi j'ai voulu en profiter, cette après-midi, pour patiner.

—Excellente idée. Et Mlle Annie, j'ai appris qu'elle allait mieux, grâce à vos bons soins.

Il appuyait ces mots d'un sourire quelque peu inquisiteur.

Alfred saisit la balle au bond.

—J'ai fait ce que j'ai pu pour cette pauvre fille. Elle va mieux maintenant, j'en suis bien content. J'aurais désiré l'amener avec moi prendre l'air aujourd'hui ; mais elle en a été empêchée.

—Qu'à cela ne tienne ! Demain soir nous aurons une partie de raquettes, voulez-vous être des nôtres ?

—Avec plaisir ; vous êtes vraiment trop aimable.

—Pas du tout ! Depuis que j'ai vu cette jeune fille malade, vraiment, je m'intéresse à elle et à vous aussi, plus encore que par le passé, Alfred, ajouta-t-il en riant.

—Merci bien, se contenta de répondre Alfred.

Il ne pouvait en dire davantage. Sa nature franche commençait déjà à se révolter contre le rôle de duplicité qu'il s'était imposé. Au fond, maintenant, il ne pouvait s'empêcher d'estimer, d'aimer même Henri, qui, sans arrière-pensée venait lui mettre la main dans la main. Il sentait un remords naître au fond de son cœur comme une cuisante blessure ; mais toute hésitation disparaissait quand il songeait que c'était le seul moyen de conserver l'amour de Marguerite et qu'il lui était impossible d'agir à sa guise.

Le lendemain soir, Alfred et Annie s'en allaient lentement par les rues désertes. Ils se rendaient à un rendez-vous, à l'extrémité de la ville. Lorsqu'ils y arrivèrent, une nombreuse compagnie était déjà réunie autour d'un bon feu. Une quinzaine de jeunes garçons et de jeunes filles causaient assez bruyamment. C'était un brouhaha général où perçait de temps à autre des explosions de rire et des cris de surprise et de bienvenue, chaque fois que de nouveaux couples faisaient leur entrée dans le salon, après avoir déposé leurs raquettes dans le vestibule.

—Alfred ! enfin te voilà !

C'était Henri qui poussait cette exclamation en s'avançant vers les nouveaux venus.

Puis présentant la main à Annie :

—Je suis heureux de vous voir en bonne santé, mademoiselle ; permettez-moi de vous présenter mademoiselle Marguerite Spencer.

Marguerite s'avança et présenta la main à Annie, puis à Alfred qui la serra doucement dans la sienne, de cette douce pression dont les amoureux seuls savent bien saisir le sens.

De suite, les deux jeunes filles se mirent à causer comme des amies de vieille date, avec un abandon et une cordialité assez rares parmi les *misses* anglaises qui parfois sont réservées entre elles.

Annie ne s'attendait pas à semblable réception. Elle en fut étonnée tout d'abord, puis avec cet instinct merveilleux des femmes qui ne les trompe jamais, elle comprit qu'elle avait affaire à une rivale qui dissimulait. Le mieux n'était-il pas d'en faire autant elle-même.

Quel droit aurait-elle eu à afficher des prétentions quelconques ? Alfred ne lui avait rien promis, loin de là ; elle savait même à n'en pas douter que son cœur était ailleurs.

Malgré tout, elle ne perdait point espoir, car quelque chose lui disait intérieurement que le mariage d'Alfred et de Marguerite était impossible. Son amour était si sincère, si fort, qu'elle se résignait facilement au second rôle, pour le présent, avec la ferme croyance qu'elle arriverait un jour au premier.

D'ailleurs elle n'avait contre Marguerite aucun sentiment d'amertume. Tant était grande sa confiance dans le succès définitif de sa cause, qu'elle était presque fière de l'amour de Marguerite pour celui qu'elle aimait elle-même de toute son âme. C'était un hommage sincère et élevé rendu à son idole, qui en rehaussait encore le prix tout en rejaillissant sur elle-même.

Ce fut donc avec la meilleure grâce du monde qu'elle répondit aux amabilités de Marguerite. Et, chose curieuse, à mesure qu'elle l'observait, elle était frappée de sa grande ressemblance avec Alfred. Parfois, elle se figurait avoir la sœur de celui-ci devant elle. Était-ce un effet de son imagination ? Ses regards allaient de lui à elle. C'étaient bien la même coupe de visage, plus accentuée chez Alfred, presque la même nuance d'yeux. Les jeux de physionomie même avaient une ressemblance assez accusée pour un observateur attentif : le timbre de leur voix avait parfois des tonalités semblables et leur rire semblait s'égrener dans les mêmes modulations.

N'était-ce pas une illusion ? Non. Elle observait toujours discrètement, tout en parlant, et le résultat de ses observations était toujours le même. C'était étrange.

La nature a de ces bizarreries, pensait elle, et qui sait si cette ressemblance physique n'est pas pour beaucoup dans le sentiment qui les unit ?

Cependant de nouveaux couples étaient arrivés et la compagnie se trouvait au complet.

Un grand jeune homme à la barbe blonde qui paraissait être le chef de l'expédition, donna le signal du départ. Dans le vestibule chacun prit les raquettes qu'il y avait laissées à son arrivée et les emporta sous son bras, chaque cavalier portant celles de sa cavalière.

Ils allaient deux par deux, levant haut les jambes dans la neige profonde et fraîchement tombée. Les femmes étaient obligées de relever leurs jupes qui traînaient toutes saupoudrées de poussière blanche. L'air était vif, mais calme ; la lune flottait comme un ballon lumineux dans la sérénité du ciel. Elle épanchait sur toute cette surface blanche ses rayons doux comme une caresse, faisant ça et là des traînées blanches coupées de lignes sombres. Partout, sur les toits des maisons on eût dit une immense lessive étendue pour sécher. Là-bas, tout au bout, une église enfonçait dans le ciel sa pointe aigüe.

—Quel beau coup d'œil, s'écria tout à coup l'un des promeneurs.

Tous levèrent les yeux.

L'église était transformée. Sous les rayons de la lune, on eût dit un temple fantastique créé par la baguette toute puissante d'une fée. Partout de longues traînées de neige couraient le long des corniches, sur les chapiteaux, d'autres grimpaient le long des murs, d'autres grossissaient les nervures des rosaces dessinées sous les ogives des fenêtres. Il y en avait jusque sur le clocher, et, au sommet, la croix paraissait plantée dans une couronne de roses immaculées.

C'était toute une floraison blanche descendue du ciel, et étalant de tous côtés ses guirlandes et ses bouquets. Des pans entiers de murs, pénétrés par une pluie fine, s'étaient couverts par larges places d'une poudre de neige. On eût dit des panneaux sur lesquels un peintre aurait commencé de promener ses pinceaux et qu'il aurait laissés inachevés. Ça et là aussi descendaient de longues

pendeloques de glace, comme des franges de passementerie.

Si blasés qu'ils fussent sur ces sortes de spectacles, nos jeunes gens ne purent s'empêcher de contempler longuement celui-ci.

—Si nous allons de ce train-là, cria une voix impatiente, nous n'arriverons jamais.

Alors la colonne se remit en marche.

Elle venait de dépasser les dernières maisons de la rue, et maintenant la campagne étalait au loin sa molle blancheur sous les pâles rayons de la lune. C'était un vaste tapis de ouate, coupé à peine de distance en distance par un bout de clairière, ou par l'ornière d'un chemin.

—Halte ! fit une voix qui paraissait être celle du chef.

Garçons et filles s'assirent sur un talus de neige et commencèrent à attacher les raquettes à leurs mocassins.

Tout le monde connaît l'instrument dont on se sert pour jouer à la paume ou au volant. Qu'on se figure le même instrument d'une forme un peu plus allongée, et vers le milieu du filet un agencement de cuir pour recevoir et retenir le pied par des courroies. Ce genre de chaussure exige une marche particulière et permet de se soutenir sur une grande épaisseur de neige non foulée, dans laquelle on enfoncerait infailliblement.

Bientôt toute la colonne s'ébranle au milieu des éclats de rires. Tantôt elle s'allongeait en une file indienne, tantôt elle se déployait en front de bataille, le plus souvent au gré et à la fantaisie des marcheurs.

Mais tout ce beau désordre n'était qu'apparent. Un observateur attentif eût pu remarquer qu'à de rares exceptions près, les mêmes couples étaient toujours ensemble. Ainsi, Henri et Marguerite marchaient continuellement l'un à côté de l'autre, de même que Alfred et Annie.

Il semble que sous la froideur, avec le vent qui vous souffle dans le visage, les pieds pataugeant dans la neige, les conversations ne puissent pas être bien animées. La jeunesse et l'amour narguent les rigueurs de l'hiver. En vain la bise soufflait. Elle pouvait glacer à peine le bout du nez. Mais qu'importe ? les cœurs étaient chauds de toutes les ardeurs du printemps de la vie. De douces paroles se murmuraient, entrecoupées parfois de longs éclats de rires, et l'on devinait dans l'ombre de furtifs serremments de mains.

Tout à coup, un grand cri se fait entendre. Une de ces demoiselles vient de tomber dans la neige et s'y débat à qui mieux mieux.

Alfred se précipite. C'était Marguerite. Il la relève, aidé d'Henri. La main de Marguerite glissa dans celle du jeune homme qui l'y retint quelques secondes en une douce pression.

Puis la troupe se remit en route.

Elle arriva bientôt devant une belle maison de campagne. Les raquettes enlevées, elle s'engouffra par la porte grande ouverte et s'éparpilla dans le salon. Un grand feu pétillait dans la cheminée et avivait encore de ses reflets tous ces visages rougis par le froid.

Aussitôt des danses s'improvisèrent, valse, quadrilles, polkas, etc. Elles se prolongèrent assez longtemps dans la nuit.

Cependant, il faisait une chaleur très forte.

Marguerite était sortie du salon pour respirer un peu d'air frais.

Alfred l'avait vue sortir et tout doucement, en tapinois, il s'était mis sur ses traces. Elle était entrée dans un petit boudoir et s'était assise sur un canapé. La fenêtre en face était entr'ouverte et laissait pénétrer un courant d'air froid que la jeune fille respirait avec délices.

—Imprudente, s'écria-t-il en repoussant la fenêtre, vous voulez donc vous tuer ?

Elle ébaucha une petite moue de contrariété qui se fondit dans un doux sourire.

Alfred s'assit près d'elle et lui prit les mains.

Elle le laissait faire, souriante, le regardant bien dans les yeux.

Louis Tessari

A suivre